



≡ Chapitre d'ouvrage

## Aller-retour dans le système Sollers

Propos recueillis par Jean-Paul Enthoven

Pages 302 à 315

**A**vec une revue, quelques romans, des volte-face et un parcours assez sinueux à travers plusieurs extrémismes, Philippe Sollers est devenu un cas. Grand écrivain pour les uns, tricheur pour les autres, cet homme adoré et haï possède à l'évidence le génie de se trouver toujours à l'endroit où l'histoire et la culture s'agitent. L'Amérique et l'Italie nous envient souvent ce spécimen très singulier de l'idéologie française, mais les Français eux-mêmes savent-ils, avec Sollers, à qui ils ont affaire ? En 1981 — soit trois ans avant Femmes — il publiait Paradis qui, déjà, soulevait des tempêtes...

Entre une frange de bénédictin et le sourire ultra-mobile, il y a, d'abord, son regard où les prunelles s'agitent comme deux radars. Un nuage de tabac anglais l'isole en permanence et sa voix module alternativement dans les graves, puis dans l'aigu hilare. A l'évidence, un rien l'amuse ou l'inquiète, tout l'excite : la moustache de Walesa, le tremblement de terre italien, les anciens contrepets de Lacan, le lapsus de Raymond Barre, le drame d'Althusser ou un article de Jean Dutourd. Vu son parcours, il devine tous les reproches qu'on peut lui faire, alors il se prépare à l'esquive. Sa morale : le bond de côté. Or, cet homme-là, Sollers, que tout le monde a vu et revu depuis le temps qu'il occupe la scène en crooner surdoué de l'intelligence parisienne, cet homme que tout le monde a lu, oublié ou redécouvert au rythme

*des grandes crises et des petites tempêtes de l'époque, personne ne le connaît. Je l'affirme et je le démontre.*

P.S. — Un moraliste qui fait des bonds de côté quand les autres foncent ? Qui se gare quand la foule s'obstine ? La formule et l'image me conviennent. Avec ça, essayez donc de savoir qui je suis. Ça m'amuse...

*Alors, allons-y, dans l'ordre : il y a vingt ans, Aragon et Mauriac le repèrent, jeune romancier tourmenté par l'ample période proustienne, et aussitôt ils lui font des propositions de paternité. Le Bloc-Notes du prix Nobel et Les Lettres françaises du prix Lénine s'attendrissent : voulez-vous être notre héritier, jeune homme ? Après tout, le Vatican et le Kremlin, ce n'est pas si mal pour un début dans la vie ?*

P.S. — Je n'avais aucun désir de filiation mais ils avaient un désir de paternité. Ah ! l'étrange manie de se perpétuer : qu'est-ce que l'on peut faire contre ça ? Mais moi, pardon, j'ai toujours récusé les filiations imaginaires. Côté père, j'ai ce qu'il faut, merci. Alors, j'ai remercié poliment le Vatican et le Kremlin. Je leur ai dit : « Je ne suis pas celui que vous croyez, circulons, circulons... » Et le livre dans lequel ils avaient cru reconnaître la semence de leur style, de leurs obsessions romanesques, ne figure même plus dans mes bibliographies. Suis-je un ingrat ?

*Je le rassure. Le premier Sollers, celui qui aurait pu, et dû, finir à l'Académie, sait être fidèle dans l'ingratitude : si, dans les années soixante, il déçoit Mauriac, son compatriote bordelais, le voici qui publie, vingt ans après, avec Paradis, un livre dont le titre et la profusion angélique auraient fait jubiler le chrétien pervers de Malagar. Et si, dans le même temps, il déçoit Aragon, le voici qui rejoint, pendant un temps, la longue cohorte des compagnons de*

*route du P.C.F. Le Sollers deuxième manière abandonne ses premières amours — prose copieuse et belles marquises en vadrouille dès cinq heures — pour faire, comme il dit, « un stage dans la mécanique », c'est-à-dire dans le marxisme. L'épisode, quand il l'évoque, ne le gêne guère.*

P.S. — Soit. Le P.C., le « compagnonnage », etc. Et alors ? A l'époque, j'ai trente ans et je découvre que le parti communiste est la clef de voûte secrète de la société française. Etait-ce, est-ce faux ? Je me dis : la trame de tous nos jeux politiques, elle est là ; et, comme je suis un esprit conséquent, j'ajoute : si tout se passe là, ou à partir de là, allons-y voir. D'où ma visite du marxisme ; je m'approche, je renifle, j'étudie les classiques de la région sans jamais — *jamais* — prendre ma carte de militant. Beaucoup de gens, des naïfs, ont cru que j'avais élu cet environ de l'idéologie française pour y trouver mon pied d'appel, une famille, un petit clan de contre-société. Mais non, mais non : c'était de l'ethnologie. Exercice indispensable pour qui veut savoir comment ça fonctionne la France. J'y ai rencontré des gens intéressants, Althusser par exemple, notre dernier théologien. Surtout, ne me dites pas : vous auriez dû savoir que le P.C. est une machine horrible, bien connue, déjà explorée, que j'aurais dû me douter, etc. Moi, je voulais savoir pourquoi cette machine, où rien n'aurait dû pouvoir durer, continuait à fonctionner. Je visitais. Une sacrée visite : le cœur et les reins du social français. La cave d'où sourd l'histoire contemporaine. Croyez-moi : ça vaut le détour...

*Et est-ce que ça valait, déjà, votre ton, péremptoire, à l'endroit de ceux qui, loin du P.C., avaient eu le tort d'avoir eu raison avant vous ? Toutes vos injures d'alors, destinées aux libéraux, ou aux défenseurs des droits de l'homme, ça ne vous fait pas une petite boule dans la gorge ?*

P.S. — Mes « messages » destinés à l'extérieur étaient, je le reconnais, spécialement injustes. Des provocations, à n'en pas douter. Oui, je suis coupable, et je tiens à cette culpabilité. Mais voyez-vous, chez moi, il y a prédominance d'un double fond, sans lequel je ne conçois pas l'expérience de la vie ou de la mort. Je tremble à l'idée de ressembler aux hommes ou aux femmes qui n'entendent pas que toute formule peut avoir un double sens. Vu de l'extérieur, cela peut passer pour de l'irresponsabilité, pour des erreurs. Mais alors, ce qui me juge, c'est très exactement l'esprit de sérieux auquel je n'appartiens pas plus que je n'ai appartenu au Parti Communiste.

Il s'ensuit, bien sûr, une position insolite, dans la mesure où je recherche toujours l'endroit où ça peut éclater. Or le P.C. était, et reste, l'endroit d'où la France pourrait éclater, ou bien, comme c'est le cas, reproduire indéfiniment ses archaïsmes. Et dans le P.C., la Chine était l'endroit où le communisme lui-même semblait pouvoir éclater...

*Et c'est ainsi qu'apparut le Sollers troisième manière, maoïste intransigeant et grand collectionneur d'idéogrammes brandis contre le vieux monde révisionniste. C'était, pour sa génération, l'époque bénie de la Chine européenne, et Sollers, nageant dans l'air du temps comme un poisson dans l'eau, fit le pèlerinage de Pékin avec — au retour — moins de lucidité que Gide lorsqu'il s'en revint de son pèlerinage de Moscou. Puisque la dialectique cassait des briques et déplaçait des montagnes, Sollers voulait casser l'histoire et déplacer notre culture. Pour l'heure, il vient de voir M<sup>me</sup> Jiang Qing à la télévision.*

P.S. — C'est l'image la plus importante de toute l'histoire de l'image politique. Une criminelle, la « veuve Mao », comme dit *France-Soir*, jugée par un tribunal de criminels, dans un procès sans lois, avec masques et mensonges : l'infamie en direct. Or, dans une pièce, quand il n'y a que des criminels, tout se joue sur l'apparence. Ce qui

devient alors le plus profond, c'est ce qui se voit, dans l'expression, sur le visage, et là, il faut bien reconnaître que la « veuve Mao » avait l'air plus vraie, plus digne que les autres. Dans la mesure où l'on connaît l'ampleur de ses crimes, c'est inquiétant...

Si l'on a l'œil éthique, ou esthétique, le sourire de Jiang Qing, son insolence, son arrogance, c'est ce que l'on a pu montrer de plus fort et de plus terrible contre tout le système chinois, c'est-à-dire russe. Et c'est contre cette criminalité généralisée, visible à l'œil nu, qu'en tant qu'écrivain je veux me dresser. Vous connaissez le mot de Kafka : « Ecrire, c'est faire un bond hors du rang des meurtriers. » J'accorde beaucoup de prix à ce « bond », à cette aventure hors du rang, où rien n'est vrai que la lumière qui donne son relief à un visage grotesque. Si l'on croit que les gens sont gentils, que la société sert à produire le bien, et même le mieux, autant supprimer la littérature, non ? Si, en revanche, on croit que toute société repose sur un crime organisé et caché, alors on commence à tendre l'oreille aux admirables morceaux de vérité qu'ont découpés Shakespeare, Dostoïevski, Proust ou Balzac. La vérité de notre monde n'est visible, réelle, que dans la littérature, qui passe, à tort, pour de la fiction. Le réel de la politique, lui, n'est qu'un leurre où tout le monde ment.

*J'ai l'impression que Sollers veut me rouler dans la farine. En quelques phrases, on est passé de son séjour dans la région Mao à Dostoïevski et à Proust. Si je le laisse faire, on en sera bientôt à la rhétorique de Quintilien, et, comme le sujet m'intéresse, je risque d'oublier que Sollers, facétieux, ne peut s'empêcher de dire n'importe quoi.*

*Au fond, dans le système Sollers, la seule règle, c'est de se tromper très fort, et très vite, pour avoir ensuite droit à ce bon sens dont les pauvres diables, tellement moins subtils que vous, peuvent jouir, sans reniements et sans volte-face...*

P.S. — Soit. Mais l'aventure n'est pas là, je vous le répète, elle est dans la littérature. Le reste, c'est le masque, la mise en scène. S'il m'est arrivé de produire des petits eczémas locaux, chez les marxistes, chez les maos, chez Aragon-Mauriac, ce n'est pas parce que je suis irresponsable, c'est parce que je suis un écrivain attiré par les espaces troués, par les zones effervescentes.

*Ne me dites pas qu'il y a « espace troué », ou risque d'« effervescence » dans le fait de publier, comme vous vous y êtes risqué, avec Edgar Faure, alors président de l'Assemblée Nationale, un livre d'entretiens parfaitement convenables et mondains...*

P.S. — Qui sait ? Sachez d'abord que ma grande faiblesse, c'est d'aller là où l'on m'invite. Le loup me convoque : j'arrive. Il ouvre sa gueule ; j'y entre et je m'attable avec les convives. Bon : Edgar Faure m'invite, j'arrive donc... Cela donne le livre dont vous parlez, pas grand-chose en effet, mais tout de même : ce livre, personne, *personne*, n'en a dit un seul mot. Pourtant, les deux interlocuteurs intéressent habituellement les gazettes. Or, là, rien. Absolument rien. Alors, je pose une question : un livre parlé, écrit, publié, dont personne ne signale l'existence, qu'est-ce, sinon, à sa façon, un « trou » ? Un trou pas très important, certes, un trou de souris. Mais tout de même, un symptôme.

*Un symptôme de quoi ? Ce livre était particulièrement faiblard. Vous avez trop de talent et trop d'idées pour en douter...*

P.S. — Mais le fait qu'on ne l'ait même pas dit dans la presse, ailleurs, révèle bien un certain malaise. Là encore, j'avais réussi à produire de l'eczéma. Sur l'échiquier français, un ancien mao et Edgar Faure, ça fait bizarre, et le système de cases où nous allons tous crever n'enregistre pas ce genre de message. Car il faut que les choses soient claires : à l'heure du postmarxisme, maintenant, la lutte des cases, la

lutte des places, a remplacé la lutte des classes. L'intolérable y est devenu l'improbable. D'où, tenace, la malveillance ambiante, surtout chez les intellectuels, et partout l'odeur puante du cynisme. Nous vivons dans une société où il devient impossible, interdit de n'être qu'un individu, sans classe, sans groupe, sans genre d'origine ni de destination. Si, aujourd'hui, je m'intéresse à la théologie, et plus particulièrement à un théologien comme Duns Scot, c'est parce que la théologie reste le seul espace où l'on peut penser l'individu et son autonomie. Ailleurs, dans l'idéologie, dans la politique, il n'y a que des blocs. La mort, le musée, le règne des momies.

*Une parade aussi facile, vraiment, c'est indigne de vous. Mobiliser l'individu, défendre son droit à l'autonomie, pour embellir vos palinodies, n'est-ce pas prendre une cognée pour caresser une puce ?*

P.S. — Souvenez-vous du *Neveu de Rameau* : « Les idées, ce sont des catins... » On les suit, on monte avec elles pendant un moment, et puis bonjour. Sans conséquence.

*Ça dépend pour qui...*

P.S. — Je n'ai fusillé personne.

*En effet, vous ne sauriez même pas vous servir d'un fusil. Mais d'autres, qui ont eu vos sympathies, savent...*

P.S. — Primo : je suis un tireur d'élite et sachez que mon grand-père maternel a été champion du monde de tir au pistolet. Secundo : je ne peux que vous redire mon horreur pour toute forme de criminalité et de terreur. J'écris pour sortir du *rang des meurtriers*. Ceux qui veulent à tout prix que j'y entre sont dramatiquement manipulés par l'esprit de sérieux.

*Elle vous rend bien des services, cette expression sartrienne.*

P.S. — C'est une expression sartrienne mais c'est une réalité, disons, victorienne.

*Que vient faire ici la reine Victoria ?*

P.S. — La reine Victoria, c'est l'opinion, l'horrible opinion que tout choque et indispose. Comme dit Céline : « Les hommes torchent les lois, les femmes font l'opinion. » La reine Victoria n'aime pas ce qui bouge, ce qui change. Baudelaire invente la parade en réclamant pour l'homme moderne, à propos d'Edgar Poe, et comme un droit imprescriptible, celui de se contredire et de s'en aller. Ce droit-là, n'en doutez pas, ça mène loin. Pour le système, c'est l'ennemi. L'ennemi à abattre. Feu ! Avant de parler de fusilleurs, demandons-nous dans quelle direction partent les coups.

*Maintenant, Sollers s'est échauffé. Il jubile, il ricane devant les états civils ou les états de service qu'on lui tend comme un — faux ? — miroir de lui-même. Manifestement, son plus grand plaisir est de n'être pas qui on croit qu'il est. Il se donne tant de mal pour ne pas se ressembler qu'il en devient émouvant, vrai, et c'est peut-être cela qui attendrit ou irrite ceux qui le croisent. Il faudra s'y faire : Sollers s'improvise toujours des totems polymorphes. A commencer par son nom...*

P.S. — Mon vrai nom, c'est Joyaux, J.O.Y.A.U.X., avec un X. (*Curieux, cette façon d'insister sur la lettre qui, dans son vrai nom, fait rature.*) Sollers n'est qu'un pseudonyme allégorique. J'ai publié mon premier livre alors que je n'avais pas atteint ma majorité légale, et ma famille a trouvé un inconvénient à ce que je raconte un certain nombre de choses innocentes que j'avais faites pour expérimenter mon corps. Il a donc fallu que je publie cela sous un autre nom. Or, Sollers, c'était le nom d'un de mes personnages imaginaires. Je l'avais appelé ainsi parce qu'en latin, *Sollus ars*, cela veut dire « tout entier

art » ou « art intact ». Et « tout entier art », c'est aussi le surnom d'Ulysse ; c'est le rusé, l'ingénieur, l'habile à produire, l'homme aux mille tours, aux mille détours, choquant toujours l'opinion, ne pouvant tenir en place. Alors, Sollers ? Disons, l'Ulysse des temps modernes, celui qui visite les lotophages et les communistes, qui écoute les sirènes qui chantent en chinois. Ulysse Sollers ? Le visiteur qui a la bougeotte mais qui, à un moment donné, reprend son bateau et cingle vers le large où l'attend la prochaine aventure.

*Je ne savais pas que l'aventure était au programme de l'Ulysse des temps modernes, cet explorateur d'un mouchoir de poche qui va, soyons larges, de Montparnasse à la Seine...*

P.S. — D'abord, j'ai beaucoup voyagé, même si je le fais moins savoir que Paul Morand. Ensuite, pour un intellectuel, l'aventure, cela consiste à prendre toute chose de l'extérieur, de biais ; et, de ce point de vue, les *terrae incognitae* existent même dans les mouchoirs de poche. N'oubliez pas que je suis né à Bordeaux et que l'ascendance girondine, c'est toujours un passeport intéressant pour explorer la France jacobine, la France gouvernée au centre, par le centre, par le Massif central. A Bordeaux, on est cosmopolite ou anglais avant d'être français ; on est, dans la marge, ethnologue spontané de ce centre qui émet un tas de messages incompréhensibles, plombés. Vue de Bordeaux — c'est-à-dire de Dublin, de New York ou de Florence —, la France ressemble à un système clos, continental, donc xénophobe et antisémite où je me suis toujours senti en exil.

*Philippe, vous ressemblez à tout, sauf à un exilé.*

P.S. — Pas sûr. Je suis d'autant plus en exil que les autres ne s'en doutent pas. D'où les malentendus : Sollers, c'est une girouette, un irresponsable, un type pas sérieux et déjà repéré par les commissaires du Massif Central. Impossible de travailler en paix sans

avoir des comptes à rendre. Moi, je veux être tranquille, écrire quelque chose sans commune mesure avec les *Paludes* du pauvre Gide.

*Je pensais qu'on allait parler de Dante, à cause du Paradis, et puis voilà Gide. Que vient-il faire dans votre bouche ?*

P.S. — André Gide n'est évidemment pas un membre de ma famille. C'est un protestant, alors que la composante catholique reste, chez moi, fondamentale. Je serais même, à y regarder de près, le comble du jésuite baroque dans la mesure où le baroque, celui de la Contre-Réforme, ne se soucie pas d'être homogène et systématisable. Cela dit, on peut aussi être protestant et baroque, comme Bach...

Mais moi, je suis catholique à l'origine. Il faut donc que je me débrouille avec ce bagage dans une France où le catholicisme des écrivains est d'une incroyable faiblesse, tout juste bon à produire une tradition monarcho-syndicaliste, sulpicienne et périodiquement antisémite. Bernanos, Péguy, et même ce cher Mauriac que j'ai beaucoup aimé, hein, ce n'était pas du premier choix, ça ne cassait rien.

*Clavel ? C'était votre complice...*

P.S. — Oui, Clavel. Il y avait, entre nous, un goût commun pour l'activisme culturel. Nous voulions, ensemble, faire éclater un certain nombre de choses. Mais, sur le plan littéraire, sur le plan de l'esthétique, nous n'avions rien à nous dire.

*J'apprends ainsi que Clavel et Sollers n'avaient rien à se dire. Je souris en silence car ce « rien » donne tout de même un petit volume de qualité, « Délivrance », où les deux hommes s'entretenaient chaleureusement. Mais à quoi bon le rappeler à Sollers ? Il s'en souvient, comme du livre d'entretiens avec Edgar Faure, et il tient*

*sûrement, à ce propos, une réplique du genre « quand on m'invite, je viens ». Passons ! Une image publiée dans une revue italienne me revient alors en mémoire ; on y voit Sollers prêchant en chaire, dans une église. Et une autre, encore, publiée dans une plaquette de l'underground chic où il tient, cette fois, un couteau entre les dents. Sollers, le Bossuet du bolchevisme ? Si ça l'amuse... Il serait, j'en suis sûr, ravi par l'évocation de ces détails d'une biographie dont je commence à comprendre — après m'en être douté — qu'elle ne se trame qu'avec et autour du scandale. Négligez le scandale et Sollers, agitateur, n'existe plus. Du coup, le flash-back s'impose.*

*Reprenons : à vingt ans, avec un seul roman, vous obtenez toute la notoriété et tous les parrainages qu'un romancier met, en général, la moitié de sa vie à obtenir. Dès lors, il ne vous reste plus que le plaisir de dérouter, de trahir. Au moment où Aragon et Mauriac agitent leurs encensoirs sur vos dons prometteurs, vous fondez Tel quel et vous leur faites savoir que les romans de Robbe-Grillet, c'est tout de même mieux que Le Nœud de vipères ou Les Cloches de Bâle...*

P.S. — Que pouvais-je faire d'autre ? Le climat de l'après-Seconde Guerre mondiale, qui n'en finissait pas de survivre à elle-même, était étouffant. J'avais l'impression que personne, et surtout pas les écrivains, ne tenait compte de la fin du monde qui avait pourtant eu lieu. Tout ce qui se mettait alors en place, dans l'ordre de l'écriture, de la politique, c'était du toc, du déjà vu, ou lu, du faux. On ravalait les façades, on les ravale encore... Pensez que le prix Goncourt est toujours décerné au plus mauvais écrivain de l'année, que l'homme de lettres honoré par la tradition française, c'est toujours celui qui donne du souffle aux vertus, qui raconte l'histoire des Rois Mages comme on aurait pu le faire il y a un siècle, qui s'enroule de beau phrasé comme une momie de bandelettes. Or cette interminable giration du semblant m'a donné la nausée à un âge où j'avais encore

la faiblesse de croire que, même dans l'ordre de l'écriture, un « progrès » était concevable ; et, avec la fondation de *Tel quel*, j'ai donc voulu faire un tour du côté de ce qui s'expérimentait entre, d'une part, l'héritage de Joyce, d'Artaud, de Beckett, de Bataille ou de Céline et, de l'autre, la fin de la guerre d'Algérie. Ce qui m'intriguait alors, c'était cette indéfinissable similitude entre la rigueur dans l'art et la rigueur dans la morale, et il se trouve que les Editions de Minuit furent, à cette époque-là, au carrefour des deux rigueurs, il y avait, chez les gens qui y publiaient, la dénonciation de la torture ou de la « pacification » et, dans le même temps, l'intransigeance d'un type comme Robbe-Grillet qui partait en guerre contre les faux-semblants et les faux récits de la littérature. Il dénonçait les zombies qui hantaient encore les livres, personnages fabriqués et exténués, tout droit sortis d'une tradition sous-balzacienne, sous-stendhalienne. C'est dans ce milieu littéraire-là que j'ai voulu placer ma petite machine infernale ; ça s'est appelé *Tel quel* et, ma foi, depuis vingt ans, a explosé à intervalles réguliers, tous les trois mois.

*Ça explose où ?*

P.S. — Ça explose dans ce que j'appellerai la G.S.I., c'est-à-dire la Gestion des Surfaces imprimées, ce *milieu* littéraire, comme on dit, où les gens gagnent leur vie en gérant, en triant, en sélectionnant des subjectivités et des écrits conformes aux exigences de l'ordre public et moral. Ces gens, qui se souvient de leurs décrets ? Vous souvenez-vous, par exemple, du Goncourt ou du Femina d'il y a trois ans ?

Il y a eu, dans la société française, dans la culture française, un traumatisme tel qu'elle s'est figée, arrêtée, dans une attitude de « commémoration » classique ; comme si, avec le fascisme, Pétain et la guerre, une explosion s'était produite, une décomposition qu'il ne faudrait jamais évoquer... En littérature, ça s'est figé « nrfisation » — de N.R.F., bien sûr. Car la « nrfisation » est

complètement en dehors des grandes aventures littéraires du XX<sup>e</sup> siècle (Faulkner, Kafka, Joyce, Artaud), et ce n'est pas le rappel obsessionnel de Proust qui peut garantir une pérennité dans ce domaine. Aujourd'hui, Proust est mis à toutes les sauces de régression néo-classiques, alors qu'il est, indubitablement, un très grand novateur.

*Pourquoi parlez-vous des nostalgies néo-classiques comme d'une régression ?*

P.S. — Parce qu'elles omettent ce qui, chez Proust, était formidablement novateur, à savoir sa lucidité *sexuelle*. Et cette lucidité, le décor n'en veut pas. On pourrait, sur un autre plan, faire la même démonstration avec Céline, symptôme d'une crise sans précédent, tant dans l'ordre stylistique que dans l'ordre idéologique. Que reste-t-il du n r fisme après Céline ? Rien...

Aujourd'hui, la droite, l'ancienne comme la nouvelle, ne sait que faire de Céline. Et quant à la gauche, elle sait trop bien le rôle « paternel » qu'il a joué pour un cas très important : celui de Sartre. Sartre, revenant à Flaubert, tournant autour de la question Flaubert, c'est là une image littéraire qui renvoie, une fois encore, au « traumatisme » dont je parlais. Pour me résumer, je dirai : je n'arrive pas à trouver un *seul* Français qui ait lu *Ulysse*, de Joyce, paru en 1921. C'est quand même extravagant ! Et comment s'étonner, dès lors, de l'échec de Sartre dans son œuvre romanesque ?

*Vous croyez donc qu'il existe, en France, une idéologie littéraire dominante ?*

P.S. — Oui, et c'est l'idéologie de la « grande littérature » : Valéry + Gide + Montherlant + Aragon + Giono + Camus. Avec cette somme, l'horloge s'arrête, le temps ne passe plus. A cela j'oppose l'addition suivante : Claudel + Proust (donc Chateaubriand) + Bataille + Saint-

Simon + Sade + Céline + Artaud. Je suis pour la réactualisation d'une culture plus ancienne (Villon, Rabelais), traitant la question sexuelle, agitant une expérience nouvelle du sujet et agitée par une ambition épique (donc antipuritaine), anti-G.S.I...

*Allons, ne crachez pas dans la soupe : le G.S.I. vous fait vivre. Vous êtes même son salarié, au Seuil...*

P.S. — Je ne suis pas dans la gestion mais dans l'invention.

Par *gestion*, j'entends : force de conservation des décors existants, et ça, ce n'est pas mon affaire. Les « décors » culturels vont, d'ailleurs, subir une sacrée mutation : voyez Matra... On entre dans un futurisme électronique et audiovisuel ; or s'il y a, aujourd'hui, en France, un écrivain spontanément télématique, c'est bien moi...

*Revenons à Tel quel. Bon, « ça explose » tous les trois mois. Et qui fournit la dynamite ?*

P.S. — Je me répète : Artaud, Bataille, Ponge, Joyce et quelques autres délivrés de l'enfer des bibliothèques. Très vite, ça lance l'aventure, on soutient le Nouveau roman qui, à l'époque, apparaît comme quelque chose de progressiste ; et puis, les amitiés, les réseaux se nouent... Il y a l'amitié avec Roland Barthes, il y a la publication des premiers textes de Todorov, de Julia Kristeva, on ressort les formalistes russes, etc. Aujourd'hui, on a du mal à imaginer tout ce que ces écrivains, devenus des classiques, pouvaient représenter pour la logique du G.S.I. Le terrain culturel était alors d'une insondable pauvreté et, je vous l'assure, rien n'était joué. On a oublié qu'à cette époque Roland Barthes était insulté par les hauts universitaires, que les penseurs qui, désormais, sont devenus les colonnes majeures de notre culture légitime — Barthes, Foucault, Lacan — passaient alors pour des fous, des jargonneurs, des précieux ridicules.

Songez qu'en 1962, lorsque nous avons organisé à Cerisy un colloque avec Michel Foucault, rien n'était plus imprévisible que sa gloire ultérieure. Qui aurait pensé, alors, que Lacan, retiré dans son coin avec quelques normaliens, vendrait cent mille exemplaires de ses *Ecrits* ? Que Barthes serait au Collège de France et que ses *Fragments d'un discours amoureux* atteindraient un tirage comparable au dernier roman d'Hervé Bazin ?

Je me souviens qu'en 1969, lorsque Lacan s'est fait exclure de l'Ecole Normale par des gendarmes mobiles, l'arme au pied, nous avons été obligés de faire du porte-à-porte pour obtenir la publication d'un petit communiqué de presse *signé par lui*, et aucun journal n'en a voulu, pas même *Le Nouvel Obs*, pas même *Le Monde*... Alors, *Tel quel*, ce fut tout cela : le remodelage du paysage culturel français. Un bon souvenir...

*Oui, un bon souvenir, puisque c'est l'époque où l'Université, enfin conquise, se penche sur le cas Sollers avec la sollicitude de l'entomologie pour un sternoctère singulier. Foucault, Barthes, Derrida écrivent sur lui des articles retentissants ; et lui, tout à son affaire, produit des textes énigmatiques qui stimulent en retour le commentaire des maîtres du savoir. Sollers, qui a toujours eu de la chance avec l'imprimatur, voit la moindre de ses gloses bichonnée, dégustée, juchée sur le piédestal des tribunes en vogue. Pour lui, c'est une aubaine : il peut sacrifier à son inclination pour l'obscur car l'Université y verra clair. Et pour Derrida, ou Barthes, Sollers est une aubaine, car il leur prouve qu'un texte peut fonctionner comme leurs théories disent qu'un texte moderne doit fonctionner. Ce système de légitimation réciproque fut d'une efficacité absolue. Le grand public n'en sut rien. On ne lui avait pas vendu la mèche.*

P.S. — Foucault, Barthes, Derrida ou Lacan ne m'avaient pas fait, eux, des propositions de paternité, mais des propositions de fraternité et

de dialogue. On travaillait, ensemble, sur des sujets voisins, que nos expériences respectives nous avaient conduits à aborder sous des angles différents. Je ne suis pas mécontent d'avoir, à l'occasion, orienté leur réflexion vers des régions qu'ils n'auraient peut-être pas visitées sans mon concours. Ainsi, je ne crois pas être pour rien dans le fait que Lacan ait, à un moment, infléchi sa sensibilité vers Joyce. Avant — voyez ses *Ecrits* —, il s'interrogeait encore sur Gide à travers ce qu'en avait dit Jean Delay...

Il ne s'agit donc pas de parler de l'aventure *Tel quel* comme du Chemin des Dames — « J'y étais »... — mais enfin, ce petit détour par les marges, cet épiscentre d'ébranlements intellectuels, je ne regrette pas de l'avoir fait exister. Même si, depuis, le temps a passé ; même si, depuis, j'ai changé, bougé, aspiré par autre chose...

*Par le Paradis ?*

P.S. — En un sens, oui. Ça fait longtemps que je suis aspiré, inspiré par ce *Paradis* qui est devenu un livre...

*Dites plutôt, vu qu'on se déplace dans le système Sollers, un « objet écrit non identifiable »...*

P.S. — Un O.E.N.I. ? Ça me va. Un O.E.N.I. de deux cent cinquante-cinq pages pour cinquante-cinq francs. Imbattable pour le rapport qualité-prix.

*Imbattable, également, pour l'illisibilité. Même Lacan...*

P.S. — Je n'en crois pas un mot. C'est transparent, limpide.

*Sollers me lit, à voix haute, la première page de Paradis que je reproduis, in extenso, pour exemple :*

*voix fleur lumière écho des lumières cascade jetée dans le noir  
chanvre écorcé filet dès le début c'est perdu plus bas je serrais ses*

mains fermées de sommeil et le courant s'engorgea redevint starter le  
fleuve la cité des saules soie d'argent sortie du papier juste lin roseau  
riz plume coton dans l'écume 325 lumen de lumine en 900  
remplacement des monnaies 1294 extension persane après c'est tout  
droit jusqu'à nos deltas ma fantaisie pour l'instant est de tout arrêter  
de passer les lignes à la nage brise matin feu lacs miroirs brouillant les  
feuillages calme d'eau marée on ne sait jamais l'aborder pourtant j'ai  
commencé je commence je prends la sphère commencée j'en viens j'y  
revais j'y vais commencement commencé tendu affalé sur elle et  
tenant ses poings dans ses mains elle dormait sec comme un caillou  
débranché piqué dans son rêve et moi pensant xanadu voûte caverne  
mer sans soleil vagin sans retour et jamais atteint jardins ruisseaux  
sinueux arbres d'encens à clairières quel ravin pour s'y détendre au  
milieu de la nuit couverte dancing rocks and mazy motion voilà la  
fontaine limite génitale de l'homme flos florum dôme ensoleillé près  
des caves de glace comment se nourrir de rosée lactée il est rare de  
saisir ainsi le saisissement dans l'insaisissable on dirait qu'un muscle  
s'avertit de laisser filer traîner brune gazeuse fissurée dorée allons  
allons puisque je vous dis que ça veut pas s'inscrire ils ont cru un  
moment l'isoler sous forme de poches halo bleuté d'atmosphère  
énergie éponge de l'anti-cancer yeux gris-bleu matière des matières  
impossible donc d'arriver comme une fleur et de dire j'y fus j'y étais j'y  
est et je m'y fus j'y serai j'irai bien avant abraham lui-même raconté  
coupé décompté or c'est pas pour rien cependant que j'ai eu ce rêve  
en collier touches dentées piochées en faisceau de pinces me sautant  
au cou pour percer

La ponctuation, absente du graphisme, m'est restituée par les  
intonations de sa voix. J'entends la virgule, le point et l'exclamation  
que je ne vois pas. Sollers est excellent à l'oral. D'ailleurs, il vient  
d'enregistrer son livre en cassette. L'intégrale dure douze heures et

*vient de passer sur les ondes de Micro-Climat, une radio pirate de Bruxelles. Actuellement, Sollers cherche à louer une grande église parisienne (Notre-Dame ? Saint-Germain-des-Prés ?) pour y faire entendre son texte avec toute la majesté requise.*

*Si votre livre est — ce que je ne crois pas — à ce point limpide et transparent, pourquoi accompagner sa publication d'une sorte de mode d'emploi, baptisé Vision à New York, dans lequel vous détaillez vos procédés d'écriture, vos intentions ? Etes-vous, comme vous le prétendez, un artiste dont l'œuvre se suffit ou, plus modestement, un simple professeur de littérature qui explique comment il s'y est pris pour fabriquer son chef-d'œuvre ? Sollers, ne seriez-vous pas en train de jouer sur deux tableaux ?*

P.S. — Non, vraiment, avec *Paradis*, je joue, au sens propre, sur un tableau, et c'est, bien sûr, le *Paradis* du Tintoret. Je me rappelle avoir vu brusquement ce tableau, que j'avais déjà vu, en écoutant la Missa solemnis de Beethoven dans le Palais des Doges. C'est le dernier tableau du vieux Tintoret, une folie, une guirlande de personnages aspirés par un point lumineux, vide, comme s'il avait voulu résumer toute l'histoire jusqu'à lui, en train de disparaître dans le geste de son pinceau. C'est le paradis de Dante, c'est-à-dire la ronde des rythmes et des mots libérés de toute psychologie. Une formidable fugue inutile...

*Mais vous êtes un écrivain et non un peintre. Un « romancier », pas un musicien. Si la fugue est un genre qui vous séduit, pourquoi ne pas avoir appris le solfège, publié une partition ?*

P.S. — Le verbe est au commencement de tout. La peinture et la musique n'en sont qu'une célébration. C'est la Bible qui s'entend d'abord chez Bach, comme c'est *La Divine Comédie* qui doit d'abord s'entendre chez le Tintoret ou chez Botticelli. Dans *Paradis*, j'ai voulu

faire, avec des mots, une hymne à la voix. Car la voix, je le sais, c'est comme l'image de la veuve Mao à la télévision ; ça ne triche pas, c'est l'aveu même. Pascal, Dante, Bossuet ou Chateaubriand n'ont écrit que des oratorios, comme Melville et, évidemment, comme Flaubert. Je n'y peux rien : la littérature, c'est d'abord un exercice vocal. Il n'y a qu'à les voir, tous les grands, obsédés par leur gueuloir, par le tapis roulant de leurs mots, par leur musique, par la concordance du mot écrit et du rythme. Prenez Proust, Lautréamont ou Gerard Manley Hopkins : s'ils ont fait de la vraie littérature, c'est parce qu'ils croyaient, voulaient faire de la musique. Oui, mon *Paradis* entretient d'étroits rapports avec la musique ; c'est pour cela qu'il convient de le lire, de le dire, comme un psaume et comme un chuchotement, un rire et un sermon, en tendant l'oreille et l'œil vers la rythmique intensive qui en est, au fond, la vraie pulsation.

*Pardonnez-moi d'insister : pourquoi ce parti pris contre la ponctuation ? N'est-ce pas de la provocation inutile ? Bossuet, Proust ou Flaubert — puisque vous prenez le risque de ces comparaisons — n'avaient pas besoin de faire autant de manières pour signaler leur souci de rythme ou de musicalité. Ils y allaient, franchement, avec virgules, points, paragraphes et majuscules en début de phrase. Vous, au contraire, vous soulignez maladivement le procédé, vous guettez l'effet produit. Vous semblez nous dire : bon sang, avez-vous remarqué à quel point je suis différent, habile et maître de mon art ?*

P.S. — On peut fort bien ne pas accepter ma visée d'écriture dont l'intention est, en effet, anti-œil, anti-idole, anti-fétiche. En ce sens, oui, mon intention est proprement biblique : s'appuyer sur la force de l'énonciation pour renverser, ravager, démystifier, ironiser tous les faux dieux plâtreux et figés, je l'avoue, ne cesse pas d'être la violence d'Isaïe... Et ces petits signes en italiques grasses, qui courent de

gauche à droite de façon continue, de la première à la dernière ligne, sans arrêt et sans commencement, sont là pour donner l'impression d'un souffle. Une voix est là, qui chasse devant elle toutes ces lettres comme un vent régulier...

Franchement, je crois que ma rhétorique reste de facture classique ; il n'y a pas là d'obstacles majeurs à la lecture. A mon avis, avant dix ans, tout le monde lira *Paradis* avec le sentiment d'évidence qui est aujourd'hui celui d'un lecteur de *Billy Budd* ou de *Salammbô*. Et puis, que voulez-vous, cette écriture qui vous semble si bizarre, c'est ma façon de sentir les choses. C'est ma façon de dire qu'il faut se débarrasser du langage pour être libre.

*Vous visez donc l'indicible ? Ainsi, l'avant-garde rafistole la vieille recette des littérateurs en mal d'au-delà. Le récit vous fait peur et, prudent, vous choisissez en effet, la fugue, en fuite...*

P.S. — Je ne vous suivrai pas dans cette voie. Vous me demandez des comptes, les voici : mon type d'écriture n'a rien à voir, comme vous le sous-entendez, avec un quelconque procédé d'avant-garde transitoire. Ce n'est pas un caprice typographique, ce n'est pas du *cut up*. Je vous affirme, au contraire, que cela correspond à une nécessité intérieure qui est ce qu'elle est et qui reste, malgré tout, le seul capital où un écrivain peut légitimement puiser son désir d'écriture. Pourquoi je n'écris pas comme Melville ? Parce que Matisse ne peignait pas comme Giotto.

Je résume donc mes deux seules certitudes : 1) C'est mon expérience *mystique* qui m'impose ce type d'écriture ; 2) Dans un avenir très proche, ce type d'écriture fera l'unanimité.

*Quelle admirable confiance... Vous devez être un homme heureux...*

P.S. — Oui, je suis heureux comme quelqu'un qui arrive à sortir du ressenti psychologique pour aller vers l'approbation harmonique. Comme Jean-Sébastien Bach. Je suis heureux comme quelqu'un qui fait sa cantate pour la liturgie du jour. Comme Céline, à la fin de *Rigodon*, quand il se voit entrer vivant dans la Pléiade. Il se peut aussi que je me dissolve comme un spectre à l'heure du dernier jugement. Il se peut qu'on me confonde alors, que mon imposture soit établie. Mais même là, personne ne pourra douter que, pour écrire *Paradis*, il faut avoir mystérieusement reçu une sacrée dose de grâce.

Pour ce qui est de corser le jeu, il n'est pas exclu, d'ailleurs, que j'écrive bientôt quelque chose dans le genre « période bleue » ou « période rose », pour démontrer, n'est-ce pas, que Matisse peut peindre comme Giotto et Sollers écrire comme Melville. Ça serait un joli coup, non ? La société du spectacle, du spectral, serait contente et moi, on me ficherait la paix. Il y aurait peut-être, alors, des gens intelligents pour remarquer que, respectant les règles du jeu littéraire, je ferais la même chose qu'en ne les respectant pas dans *Paradis* : l'éloge de la liberté infinie.

oOo